

Charlotte Rousset, *Les représentations françaises de Marie Stuart : une idéalisation efficace au service du pouvoir royal*, Paris, Cour de France.fr, 2015 (<http://cour-de-france.fr/article3890.html>). Article inédit mis en ligne le 1er novembre 2015.

## Illustrations

Fig. 1 a Anonyme, *Penny à l'effigie de Marie Stuart, reine d'Ecosse*, 1547, 0,015 cm de diamètre, technique non précisée, ville non mentionnée, Ecosse

[Ouvrage de Lionel Cust, *Notes on the authentic portraits of Mary, Queen of Scots, based on the researches of the late Sir George Scharf*, Londres : J. Murray, 1903, p. 12, pl. 11]



Fig. 1 b John Acheson, *Marie Stuart, reine d'Ecosse*, 1553, teston en argent, Edimbourg, National Museum of Scotland

<http://www.nms.ac.uk/national-museum-of-scotland/>



Fig. 1 c John Acheson, *Marie Stuart, reine d'Ecosse*, 1553, demi teston en argent, Londres, British Museum

<http://www.britishmuseum.org>



Fig. 2 François Clouet, *Marie Stuart*, vers 1549-1550, pierre noire et sanguine sur papier, 32,9 cm x 21,7 cm, collection privée

[http://www.portrait-renaissance.fr/Histoire/publication\\_301.html](http://www.portrait-renaissance.fr/Histoire/publication_301.html)

Fig. 3 a François Clouet, *François II*, vers 1560, pierre noire et sanguine, 33,7 cm x 24,3 cm, Paris, Bibliothèque nationale de France

<http://expositions.bnf.fr/renais/grand/070.htm>

Fig. 3 b François Clouet, *Elisabeth de Valois*, vers 1552, dessin à la pierre noire sur papier, rehauts de couleur, 33 cm x 22,5 cm, Chantilly, musée Condé

[http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0682/m505201\\_0001599\\_p.jpg](http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0682/m505201_0001599_p.jpg)

Fig. 4 Germain Le Mannier, *Marie Stuart âgée de neuf ans et six mois*, 1552, dessin à la pierre noire et sanguine, 30,6 cm x 20,5 cm, Chantilly, musée Condé

[http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0682/m505201\\_0000579a\\_p.jpg](http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0682/m505201_0000579a_p.jpg)

Fig. 5 François Clouet, *Marie Stuart*, vers 1555, dessin à la pierre noire et sanguine, avec rehauts d'aquarelle sur papier, 31,4 cm x 21,4 cm, Wrocław, Institut national Ossolinski

<http://ossolineum.pl/index.php/skarby-muzeum-ksiazat-lubomirskich-wyklad/>

Fig. 6 a François Clouet, *Elisabeth de Vallois*, vers 1559, pierre noire et sanguine, 33,8 cm x 23,5 cm, Paris, Bibliothèque nationale de France

<http://catalogue.bnf.fr/servlet/biblio?idNoeud=1&ID=30200940&SN1=0&SN2=0&host=catalogue>

Fig. 6 b Germain Le Mannier (?), *Marguerite de France, reine de Navarre*, vers 1559, dessin à la pierre noire et sanguine sur papier, coloris en aquarelle, 29,8 cm x 21,5 cm, Chantilly, musée Condé

[http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0044/m505201\\_02de8724\\_p.jpg](http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0044/m505201_02de8724_p.jpg)

Fig. 7 François Clouet, *Marie Stuart*, 1558, pierre noire et sanguine, 29,8 cm x 21,4 cm, Paris, Bibliothèque nationale de France

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Daguerre&O=8002538&E=JPEG&NavigationSimplifiee=ok&typeFonds=noir>

Fig. 8 François Clouet, *Marie Stuart*, 1558, gouache sur vélin, 8,3 cm x 5,7 cm, Londres, collection de la reine Elisabeth II

<http://46.236.36.161/microsites/maryqueenofscots/object.asp?exhibs=MQOSfeatures&item=2&object=401229&row=1&detail=magnify>



Détail de la Fig. 8

Fig. 9 P. Woeiriot, « Bague de foi » dans *Bagues dessinées par Pierre Woeiriot, 1561*, Oxford : Ashmolean Museum, 1978, planche 39

Conservé à la Bibliothèque de l'Institut national d'Histoire de l'art :

[Bague de foi](#)



Fig. 10 a Nicholas Hilliard, *Dame inconnue*, 1588-1590, peinture en miniature sur vélin, Londres, Victoria and Albert Museum

<http://collections.vam.ac.uk/item/O1070380/an-unknown-woman-portrait-miniature-nicholas-hilliard/>

Fig. 10 b François Clouet, *Elisabeth de Valois, reine d'Espagne*, 1549, aquarelle sur vélin, diamètre de 3,4 cm, Londres, collection de la reine Elisabeth II

<https://www.royalcollection.org.uk/eGallery/object.asp?category=277&object=420046&row=10>

Fig. 11 François Clouet, *François II*, 1558 ?, gouache sur vélin incrusté sur un support en bois, 6,2 cm x 4,9 cm, collection privée

<http://www.collindubocage.com/html/fiche.jsp?id=1679458&np=1&lng=fr&npp=20&ordre=1&aff=1&r>

Fig. 12 François Clouet, *Elisabeth de Valois, reine d'Espagne*, 1559, dessin à la pierre noire et crayon rouge sur papier, rehauts de couleur, 34 cm x 23,5 cm, Chantilly, musée Condé

[http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0682/m505201\\_0001643\\_p.jpg](http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0682/m505201_0001643_p.jpg)

Fig. 13 Anonyme, *Marie Stuart et François II*, 1559 ?, miniature du livre d'Heures de Catherine de Médicis, aquarelle sur vélin, 10 cm x 6,8 cm, Paris, Bibliothèque nationale de France

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Daguerre&O=7808757&E=JPEG&NavigationSimpliffee=ok&typeFonds=noir>

Fig. 14 a Anonyme, *Louis de France et ses deux sœurs jumelles, Jeanne et Victoire*, miniature du livre d'Heures de Catherine de Médicis, entre 1559 et 1589, peinture sur papier, dimensions non mentionnées, Paris, Bibliothèque nationale de France

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Daguerre&O=7806946&E=JPEG&NavigationSimpliffee=ok&typeFonds=noir>

Fig. 14 b Anonyme, *Isabelle-Claire Eugénie, fille d'Elisabeth de Valois et Philippe d'Espagne*, miniature du livre d'Heures de Catherine de Médicis, entre 1570 et 1589, peinture sur papier, dimensions non mentionnées, Paris, Bibliothèque nationale de France

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Daguerre&O=7808779&E=JPEG&NavigationSimplifree=ok&typeFonds=noir>

Fig. 14 c Anonyme, *Catherine-Michelle, fille d'Elisabeth de Valois et Philippe d'Espagne*, miniature du livre d'Heures de Catherine de Médicis, entre 1570 et 1589, peinture sur papier, dimensions non mentionnées, Paris, Bibliothèque nationale de France

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Daguerre&O=7808777&E=JPEG&NavigationSimplifree=ok&typeFonds=noir>

Fig. 14 d Anonyme, *Philippe d'Espagne et Elisabeth de Valois*, miniature du livre d'Heures de Catherine de Médicis, entre 1559 et 1589, peinture sur papier, dimensions non mentionnées, Paris, musée du Louvre

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Daguerre&O=7808754&E=JPEG&NavigationSimplifree=ok&typeFonds=noir>

Fig. 15 Vincenzo Cartari, *Les Images des Dieux*, Lyon : P. Frellon, 1610

Conservé à la Bibliothèque nationale de France :

<http://catalogue.bnf.fr/servlet/biblio?idNoeud=1&ID=30200940&SN1=0&SN2=0&host=catalogue>



Fig. 16 André Alciat, *Livret des Emblèmes*, Paris : Chrestien Wechel, 1536

<http://www.emblems.arts.gla.ac.uk/french/picturae.php?id=FALa093>

Fig. 17 a François Clouet, *Marie Stuart en deuil blanc*, vers 1560, pierre noire et sanguine, 29,8 cm x 21,4 cm, Paris, Bibliothèque nationale de France

<http://expositions.bnf.fr/renais/grand/071.htm>

Fig. 17 b François Clouet, *Marie Stuart en deuil blanc*, 1560, huile sur panneau, 30,3 cm x 23,2 cm, Londres, The Royal Collection

<https://www.royalcollection.org.uk/collection/403429/mary-queen-of-scots-1542-87>

Fig. 18 François Clouet, *Portrait de Marguerite de France, Duchesse de Savoie, en deuil blanc*, 1559, dessin à la pierre noire et sanguine, 31 cm x 22,6 cm, Londres, British Museum

[http://www.britishmuseum.org/research/collection\\_online/collection\\_object\\_details.aspx?objectId=722003&partId=1](http://www.britishmuseum.org/research/collection_online/collection_object_details.aspx?objectId=722003&partId=1)

Fig. 19 François Clouet, *Élisabeth d'Autriche*, 1571, huile sur panneau de chêne, 36 cm x 26 cm, Paris, musée du Louvre

[http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0535/m505203\\_06-510670\\_p.jpg](http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0535/m505203_06-510670_p.jpg)

Fig. 20 a Ecole française, *Portrait de Marie Stuart en deuil blanc*, 16<sup>ème</sup> siècle, huile sur bois, 20,5 cm x 15 cm, Blois, musée des Beaux-Arts

[http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0683/m027104\\_004200\\_p.jpg](http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0683/m027104_004200_p.jpg)

Fig. 20 b Anonyme (d'après François Clouet), *Marie Stuart en deuil blanc*, XVI<sup>e</sup> siècle, huile sur panneau, 32,9 cm x 27,4 cm, Ecosse, National Gallery of Scotland

<http://www.photo.rmn.fr/archive/12-555802-2C6NU08NLKIG.html>

Fig. 20 c Anonyme, *Marie Stuart en deuil blanc*, début XVII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 63,5 cm x 53 cm, Orléans, Château d'Eu, musée Louis-Philippe

[http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0361/m071404\\_0001411\\_p.jpg](http://www.culture.gouv.fr/Wave/image/joconde/0361/m071404_0001411_p.jpg)

## Poèmes, chants et sonnets

### 1. Joachim du Bellay, « A la Royne dauphine »

dans *Epithalame sur le mariage de très illustre prince Philibert Emanuel, duc de Savoye, et très illustre princesse Marguerite de France, sœur unique du roy, et duchesse de Berry*, Paris, *Inscriptions*, 1559

Toy qui a veu l'excellence de celle,  
Qui rend le ciel sur l'Escosse envieux,  
Dy hardiment, contentez-vous mes yeux,  
Vous ne verrez jamais chose plus belle.  
Celle, qui est de ceste Isle Princesse,  
Qu'au temps passé l'on nommoit Caledon,  
Si en sa main elle avoit un brandon,  
On la prendroit pour Venus la Deesse.  
Par une chaisne à sa langue attachée  
Hercule à soy les peuples attiroit :  
Mais ceste-cy tire ceux qu'elle voit  
Par une chaisne en ses beaux yeux cachée.

### 2. Joachim du Bellay, *Regrets*, Sonnet 170, Paris, 1558

Ce n'est pas sans propoz qu'en vous le ciel a mis  
Tant de beautez d'esprit et de beautez de face,  
Tant de royal honneur et de royale grace,  
Et que plus que cela vous est encor promis.  
Ce n'est pas sans propoz que les Destins amis,  
Pour rabaisser l'orgueil de l'Espagnole audace,  
Soit par droit d'alliance ou soit par droit de race,  
Vous ont par leurs arrêts trois grands peuples soumis.  
Ils veulent que par vous la France et l'Angleterre  
Changent en longue paix l'héritaire guerre  
Qui a de père en filz si longuement duré :  
Ils veulent que par vous la belle vierge Astrée  
En ce siècle de fer reface encor' entrée,

Et qu'on revoye encor' le beau Siècle doré.

### 3. Jean-Antoine de Baïf, « Chant de joye du jour des epousailles de François Roidaфин et de Marie Roine d'Ecosse »

Paris, 1558, dans Jean Vignes (dir.), *Œuvres complètes I, Euvres en rime*, Paris, Honoré Champion, 2002.

PEUPLE rejouï toy : que pour ce jour les armes  
Ayent relâche un peu : Reposez-vous gendarmes,  
Mettez bas la cuirasse : et vous soldats aussi  
Avec le corselet dépouillez tout soucy.  
Il se faut rejoui : que par tout on s'apreste  
A passer la journee en bien-heureuse feste.  
O Paix du peuple aimee, aujourdhuy montre nous,  
Pour le moins aujourdhuy, un bon visage et doux :  
Voy nous, ô bonne Paix, et répan sur la France  
Tous les fruits et les fleurs de ton cor d'abondance.  
Mars va voir ta Venus pour ce jour, et demain  
Remé-nous si tu veux les armes en la main :  
Nous te suivrons par tout : S'i l'ennemy se montre  
D'une telle fureur nous irons alencontre  
Qu'il sera mis en route : et devant nous espars  
Les Bourguignons chassez, fuiront de toutes pars.  
Mars donne nous ce jour : où se fait l'alliance,  
Qui joindra pour jamais l'Ecosse à nostre France :  
O mariage heureux, que Dieu veule lier  
Pour faire sous un Roy deux royaumes plier :  
Et non deux seulement, mais sans meurdre et sans guerre  
A la France et l'Ecosse alliant l'Angleterre,  
O FRANCOIS, ton épouse un jour puisse à tes loix  
Par un acord amy soumettre les Anglois.  
Mais à fin quaujourdhuy le sacré mariage  
De FRANCOIS et MARIE avecque bon presage  
S'acomplisse en tout heur, tous d'un consentement  
Prions Dieu de benir ce divin sacrement.



Loin d'icy tout ennuy, loin d'icy la tristesse :  
Qu'on ne voye sinon toute joye et liesse :  
Nostre noble Daufun, premier fils de HENRI,  
D'une Roine à ce soir doit estre le mary :  
Et se peut bien vanter d'épouser la plus belle  
Des Roines de tout tems. Car cette Roine est telle  
(Que bien qu'elle fust autre) elle auroit merité  
D'estre femme d'un Roy : telle est sa magesté.  
Sus, que toute la terre en cette saison douce,  
Les dons du beau printems en grande planté pousse,  
Pour fester ce beau jour : Le ciel serein et beau  
Temoigne le bon heur de ce doux renouveau.  
Sus, Ninfes de la Sene allez en vos prairies  
Cueillir de vos beaux doigts les herbettes fleuries  
Des meilleures odeurs : et sur les flots aimez  
De vostre fleuve verd les fleurettes semez.  
Tien-toy le vent Marin : l'Auton moite s'apaise :  
La Galerne soit coye, et la Bize se taise :  
Nulle aleine de vent ne souffle en nulle part,  
Si ce n'est de Zefir le ventelet mignard.  
Que l'Ocean, qui bat le rivage d'Ecosse,  
Soit calme celebrant cette royale Nosse :  
Que les Tritons joieux dans leurs creux limassons  
En l'honneur de leurs Roys entonnent des chansons :  
Les Nereides seurs par les marines plaines,  
Facent leurs jeux, nageans sur les dos des balaines.  
Les autres en un rond se tenant par la main  
Dacent, et dessus l'eau decouvrent tout le sein.  
Que le ciel étoilé favorisant la feste  
En l'honneur de nos Roys astres nouveaux apreste,  
A la fin qu'il n'y ait point ne soit et n'ait esté  
Un jour de toutes parts plus saintement festé.

Quelle foule est-ce là ? N'oy-je pas que lon sonne  
Les hauboyes et cornets ? Tout le ciel resonance,  
La pompe va marcher. Voicy les mariez,  
Qui d'un sacré lien veulent estre liez.  
Nostre grand Roy HENRI dessus la troupe excelle  
Comme le clair Soleil en plein jour estincelle :  
La Roine CATERINE entre les Dames luit  
Comme un claire Lune en une belle nuit.  
Mais genereux Enfans d'un noble et vaillant Père  
Quand vous serez en aage, ô que vous devez faire  
De beaux faits vertueux, pour donner argument  
Aux Poëtes d'alors de chanter hautement.  
Croissez heureux Enfans : Vostre cœur magnanime  
Possible un jour fera des Poëtes estime,  
Qu'on méprise aujourd'huy : maugré les envieux  
Leur nom ne sera plus, comme il est, odieux.  
Qui sont celles apres qui ainsi que Planetes  
Qui sortent de la mer, luisent claires et nettes ?  
Ce sont MESDAMES sœurs : puissiez-vous une fois  
Acorder une paix qui acorde nos Roys.  
Voyez-vous pas aupres la sœur du Roy la Tante  
Du noble ROIDAUFIN ? Ô Princesse excellante,  
Pour ton rare sçavoir et sainte chasteté,  
Le surnom de Pallas tu as bien merité.  
Mais qui est celui-là qui en si douce face  
Porte une magesté ? S'il n'est Roy, à sa grace  
Il est Prince du sang. C'est le Roy Navarroys,  
Le sion fleurissant de l'estoc de nos Roys.  
Je voy là sa compagne, ensemble l'heritiere  
Du sçavoir de sa mere, et des biens de son père :  
O divin mariage, où le plus grand debat,  
C'est qu'à aimer le plus un chacun se combat.

Ses deux freres je voy : l'un que Mars favorise,  
L'autre qu'un saint chapeau doublement autorise.  
Le troisième y seroit : mais (maleureux destin)  
Ne troublons de douleur ce bien-heureux festin ?  
De Princes j'apercoy une belle noblesse,  
La race des vieux Roys, desquels la grand' prouesse  
Conquit Jerusalem, la Sicile donta,  
Naples et la Calabre, et les Turcs surmonta.  
Je voy comme un beau lis le Prince de Lorraine  
Se lever et fleurir : L'attente ne soit vaine  
Que nous donne sa fleur : mais soit avec le tems  
Aussi bon aesté come est beau son printems.  
Et puissé-je luy dire un chant bien delectable,  
O ses nobles Cousins, qui vous soit agreable,  
Quand je celebreray l'heureux jour qu'on verra,  
Lors qu'une que je voy pour épouse il aura.  
Voyez ce Cardinal en sa verde jeunesse,  
Qui surpasse en conseil des plus vieux la sagesse :  
CHARLE, digne tu es de tenir en ta main  
De saint Pierre les clefs mis au siege Romain.  
Voyez le Duc de Guise avec ses nobles freres :  
C'est par eux que Calais, que perdirent nos peres,  
Nous a esté rendu : et Dieu veut que par eux  
Contre nos ennemis nous soyons plus heureux.  
La mere de l'épouse est leur sœur. Angleterre,  
Tu sçais que peut valoir son courage en la guerre,  
Qui n'est point feminin, qui, jamais abatu,  
Preuve de quelle part il retient sa vertu.  
Mais entrepren-je bien chanter de l'assemblee  
Un chacun dignement, quand ma vuë troublee  
S'eblouit de la voir, come si j'avoy l'œil  
Fiché pour contempler les rayons d'un Soleil ?

Retirons-nous soudain de si haute entreprise.  
Car chacun en ce lieu peut bien voir (s'il y vise)  
De la France la fleur, l'honneur et l'ornement :  
Si non, il n'a point d'yeux et moins d'entendement.  
Chantons le ROIDAUFIN et la ROINE MARIE,  
Que le Prelat sacré d'une foy sainte allie  
En la porte du temple. Ils jurent en sa main.  
Le serment qu'ils ont fait, ô bon Dieu, ne soit vain.  
Bien-heureux mariez, que vostre foy juree,  
Autant que vous vivre puisse avoir sa duree.  
Or allez dans l'église implorer la faveur  
De ce grand Dieu qui done aux nosses le bonheur.  
Quelque pompeux festin ou seur traité qu'on face  
Pour joindre les époux, ce n'est rien sans la grace  
De ce grand Roy d'enhaut. Faites vostre devoir,  
O l'époux, ô l'épouse, et vous pourrez l'avoir.  
Vostre priere est faite : et soit elle exaussee.  
Rentrez en l'Evesché où la salle est dressee  
Pour vous y recevoir : prenez y le disner,  
Mais le reste du jour il n'y faut sejourner.  
Allez dans le Palais achever la journee  
Où pour vous festoyer la grand' salle est ornee :  
Il faut passer la nuit dans ce Palais Royal  
Où lon vous a dressé vostre lit nuptial.  
Le peuple qui vous aime, à la fin de pouvoir estre  
En place pour vous veoir n'a cure de respestre :  
Mais déjà par la rue ententif vous attend,  
Et s'il ne vous voioit ne s'en iroit content.  
C'est assez pour le jour : j'ay chanté la journée,  
Un plus hardy dira la nuit bien fortunée  
De vostre chaste amour : Mais qui oseroit bien  
D'une tant sainte nuit dire l'heur et le bien ?

O noble sang des Roys, et duquel puissent naistre  
Des enfans pour regner quand vous cesserez d'estre :  
Dieu vous doint de tous biens heureux accroissement,  
Et de vous entrainer tousjours egallement.

#### 4. Pierre de Ronsard, *Œuvres Complètes* (Extrait)

édition critique avec introduction et commentaire par Paul Laumonier, Paris, Marcel Didier, 1925,  
Volume XIV.

Bien que le trait de vostre belle face  
Peinte en mon cœur par le temps ne s'efface,  
Et que tousjours je le porte imprimé  
Comme un tableau vivement animé,  
J'ay toutesfois pour la chose plus rare  
(Dont mon estude & mes livres je pare)  
Vostre portrait qui fait honneur au lieu,  
Comme une image au temple d'un grand Dieu.  
Vous n'estes pas en drap d'or habillée.  
N'y les joyaux de l'Inde despouillée.  
Riches d'email & d'ouvrages, ne font  
Luire un beau jour autour de vostre front :  
Et vostre main, sans artifice belle,  
N'a rien sinon sa blancheur naturelle :  
Et voz beaux doids, cinq arbres inégaux,  
Ne sont ornez de bagues ny d'anneaux :  
Et la beauté de vostre gorge vive  
N'a pour carquan que sa couleur naïve.  
Un cresse long, subtil & délié,  
Ply contre ply retors & replié,  
Habit de dueil, vous sert de couverture  
Depuis le chef jusques à la ceinture.  
Qui s'enfle ainsi qu'un voile, quand le vent  
Souffle la barque & la pousse en avant.  
De tel habit vous estiez acoustrée,  
Partant hélas ! de la belle contrée

(Dont aviez eu le Sceptre dans la main)  
Lors que pensive, & baignant vostre sein  
Du beau cristal de voz larmes roulées,  
Triste marchiez par les longues allées  
Du grand jardin de ce royal chasteau  
Qui prend son nom de la source d'un[e] eau.  
Tous les jardins blanchissoient sous voz voilles,  
Ainsi qu'au mast on voit blanchir les toilles  
Et se courber bouffantes sur la mer,  
Quand les forsats ont cessé de ramer :  
Et la galère au gré du vent poussée  
Flot desur flot s'en va toute elancée,  
Sillonnant l'eau, & faisant d'un grand bruit  
Pirouëter la vague qui la suit.  
Lors les rochers, bien qu'ils n'eussent point  
Voyant marcher une si belle dame,  
Et les deserts, les sablons & l'estang,  
Et meint beau cygne habillé tout de blanc,  
Et des hauts pins la cime de vert peinte  
Vous contemploient comme une chose sainte,  
Et pensoient voir, pour ne voir rien de tel,  
Une Déesse en habit d'un mortel  
Se pourmener, quand l'Aurore estoit née,  
Par ces jardins cueillant la matinée,  
Et vers le soir, quand desja le Soleil  
A chef baissé s'en alloit au Sommeil.  
Tout vis à vis de vostre portraiture  
J'ay mis d'un Roy l'excellente peinture,  
Bien jeune d'ans, qui jamais n'eut le cœur  
Point ny blessé d'amoureuse langueur,  
Et toutesfois à luy voir le visage  
Chacun diroit qu'il ayme vostre Image,

Et qu'allumé des rais de vostre jour  
Il se consume & s'escoule d'amour,  
Dedans la cire, & que la cire mesme  
Sentant sa flame en devient toute blesme.  
On jugeroit qu'il contemple voz yeux,  
Doux, beaux, courtois, plaisans, délicieux,  
Un peu brunets, où la délicatesse  
Rit, non aux verds qui sont pleins de rudesse :  
Aussi les Grecs, en amour les premiers,  
Ont à Pallas Déesse des guerriers  
Donné l'œil verd, & le brun à Cythere  
Estant d'Amour & des Grâces la mere.  
Luy donc, espris d'un visage si beau  
Où vit Amour, son trait & son flambeau.  
En son portrait vous diriez qu'il soupire  
Et que muet ne vous ose rien dire.  
Pource voyant mon maistre en tel ennuy,  
Je suis contraint de raisonner pour luy,  
Parlant ainsi : O ame bien heurée  
Qui de ton soir achevas la journée  
Presque en naissant, & qui bien loin d'icy  
Vis dans le Ciel despestré du soucy  
Que je senty, comme un cruel orage,  
Le mesme jour que hastant ton voyage  
Tu vins là haut pour vivre sans douleurs  
Me laissant seul entre mille malheurs,  
Dont je n'avois, pour estre en mon enfance,  
Ou bien petite, ou nulle connoissance,  
Et qu'aujourd'huy grièvement j'apercoy  
Depuis que l'age a commandé sur moy.  
Las ! tout ainsi, belle ame fraternelle,  
Qu'estant volé sur la vouste eternelle.

Me feis Seigneur du sceptre des Gaulois,  
Que ne m'as tu, de celle que je vois  
Fait héritier, succédant en ta place  
Pour embrasser cette brulante glace,  
Dont la froideur, qui le cœur m'a blessé,  
Vaut tout l'honneur que tu as delaissé :  
Car Sceptre, Empire & puissante couronne  
Ne vallent pas le mal qu'elle me donne.  
Mais pourquoy sens-je en mon age imparfait,  
Avant le temps, le mal qu'elle me fait ?  
Le jeune Amour, que dans le cœur je porte,  
M'aprent d'enfance à vivre en telle sorte,  
Qui de ses dards, des hommes triomphans,  
Blesse d'un coup & vieillars & enfans :  
Mais plus l'enfant, lequel desjà commence  
Porter la fleur de sa blonde Jouvence  
Sur le menton, & qui commence aussi  
Porter au front un amoureux souci,  
Ayant le sang plus chaut que de coustume.  
Ce grand Amour qui les Princes allume  
M'a fait sentir au cœur devant le temps  
Ce qu'un grossier ne sent qu'en son printemps,  
En me faisant amoureux devant l'age  
De voz vertus & de vostre visage :  
Puis il faudroit que je fusse un rocher,  
Si vivement je ne sentoie toucher  
De vos beaux yeux mon ame toute esmue,  
Puis que si belle icy je vous ay veue,  
Royne & ma sœur, & d'un regard si doux  
Tirer noz cœurs & noz yeux apres vous.  
Mais dequoy sert, ô Royne, de me plaindre  
Puis qu'à mon bien je ne sçauois atteindre ?



La parenté, l'alliance qui est  
Entre nous deux grièvement me desplaist :  
Ce nom de sœur charitable m'outrage,  
Je voudrois estre ou moindre de lignage,  
Ou moindre en tout : je n'eusse pas senty  
Ce plaisant mal qui de vous est sorty.  
Ha ! frere mien, tu ne dois faire plainte  
Dequoy ta vie en ta fleur est estainte :  
Avoir jouy d'une telle beauté  
Deux ou trois ans valloit ta royauté,  
Et tout le bien qu'un grand monarque amasse :  
Car tel plaisir toute richesse passe.  
Et seulement il n'appartient qu'aux Dieux  
De vous aymer & de baizer vos yeux. —  
De tels propos je parle pour mon maistre,  
Oui fait semblant en son Image d'estre  
Plein de soupirs, & d'une voix qui vient :  
Mais le portrait de cire la retient  
Close en la bouche, & luy rompt la parolle :  
Et toutesfois la cire tendre & molle  
En devient palle & retient la couleur  
De l'amoureux tout palle de douleur,  
Qui se tourmente, & par soupirs desire  
D'estre entendu, & si ne l'ose dire.  
Vous d'autre part faites semblant d'avoir  
En gré sa plainte & de la recepvoir.  
Et l'appellant luy ouvrir de voz villes  
Les riches ports & les havres fertiles :  
Mais ceste mer qui s'espent entre-deux,  
D'un large champ escumeux & ondeux  
Vous porte envie, & ne veut point, ce semble,  
Que soyez joints par mariage ensemble :

Et qu'est-il rien plus fascheux que la Mer  
Qui ne tient rien qui ne soit tout amer ?  
Vous n'estes seule à qui ceste marine  
S'est fait connoistre envieuse & maligne.  
Hero le sçait, Helles, & cette là  
Que le Toreau desguisé viola,  
Qui fut ensemble & si sage & si belle,  
Que nostre Europe a porté le nom d'elle.  
Je suys marry que la douce Venus  
Nasquit des flots d'escume tous chenus :  
Elle d'Amour la compaigne & la mere  
Digne n'estoit d'une naissance amere,  
Des flots couverts d'horreur & de peril,  
Mais debvoit naistre au Printemps, en Avril,  
D'un pré fleury, pres d'une eau gazoillante  
Desur la mousse, & non de la tourmente.  
C'est pour monstrier que l'Amour est trompeur,  
Amer, cruel, plain de crainte & de peur,  
Comme celuy qui porte en ses mains closes  
Plus de chardons que de lys ny de roses.

### 5. Jean-Antoine de Baïf, « La Complainte de la Royne Marie »

Paris, 1560, dans J. Vignes (dir.), *Œuvres complètes I, Euvres en rime*, Paris, Honoré Champion, 2002

*Au Seigneur Simon Nicolas*

VOY, NICOLAS, d'une Royne les plains  
Faits à la chaude : et qui lors n'etoient feints :  
Mais il n'est point de si ferme douleur  
Qui par le tems ne s'arrache d'un cœur.  
POUR Dieu cessez : n'essayez par raison  
Au mal que j'ay d'apporter guerison :  
Je vous sçay gré de vostre bon vouloir,  
Mais je ne puis laisser à me douloir.  
Or je vous pry ne plus vous travailler

Me desirant aider ou conseiller :

Mon mal est tel, que plus on taschera

De l'allegger, plus se rengregera.

Las ! je le sçay, les pleurs ne peuvent rien

Envers la mort qui m'a ravy mon bien :

On ne peut plus la vie racheter

Puis qu'il luy plaist une fois nous l'oster.

Mais n'esperant que mon Roy qu'ay perdu

Me soit jamais en ce monde rendu,

Je luy donray, ne pouvant faire moins,

Mes pleurs qui sont de ma douleur témoins :

De ma douleur et de l'entiere amour

Qui dedans moy font eternal sejour :

Et les regrets qu'en mourant ma laissez,

Par moy seront cherement caressez.

Tel est l'amour, tel le deuil, et l'amant

N'est guiere plaint qu'on aime froidement :

Celuy aussi n'est guiere atteint au cœur

Qui peut borner à son gré sa douleur.

Le feu bruslant ne peut estre couvert

En lieu si clos, qu'il ne soit découvert :

On ne pourroit empescher que tousjours

Du fleuve enflé la grand' eau n'ait son cours.

Le feu caché s'accusant de son bruit,

Ou fait fumee, ou sa flamme reluit :

Le fleuve gros se fait voye à travers

Une grand' digue, et la jette à l'envers.

Le deuil aussi dans ma poitrine enclos,

Ne tiendra qu'il ne sorte à sanglos :

Et par mes yeux deux chauds fleuves de pleurs

Courront tousjours degorgeant mes douleurs.

Qui-que soyez vostre conseil n'ay pris.

O trop heureux, ô non encore appris  
Aux hurts cruels de fortune, celui  
Qui donne loy aux tristesses d'autrui !  
Celuy redouble et mon mal et mon dueil,  
Plus que devant ouvre aux larmes mon œil,  
Ouvre ma bouche à pleindre ma langueur.  
Et qui pourroit me blasmer qu'à grand tort  
De regretter mon Roy, mon mary mort ?  
Si je faisais autrement, à bon droit  
D'impeté mon ame on reprendroit.  
Dieu n'y est point (ce pense-je) offensé :  
Car ce mal-heur par luy m'est dispencé :  
En ce mechef sa justice me met,  
Et sa bonté le douloir me permet.  
De fait ou dit je ne veux attenter  
Contre son vueil, mais je veu lamenter.  
Que peut-on moins ? souffrez qu'en liberté  
Le mal-heureux pleigne sa malheurté.  
Au moins peussé-je à l'aise soupirer,  
Peussé-je au moins de l'estomac tirer  
En ma dolente et sanglotante voix,  
Tous les ennuis qu'ay reçus à la fois.  
Je le voudroy, pour vous faire apparoir  
L'occasion que j'ay de me douloir :  
Mais le grand dueil qui tout à coup s'emeut  
Romt mon propos, et rien sortir ne peut.  
Venez, voyez, oyez, mes pleurs et pleins,  
Et les voyans, croyez qu'ils ne sont feins,  
Reconaissez le gast de ma douleur,  
Les yeux battus, cette palle couleur.  
Dieu m'avoit fait quelque don de beauté,  
Mais aujourdhuy le soin m'en est osté,

Ayant perdu mon seigneur et mon Roy,  
Pour lequel seul l'avoir je desiroy.  
Las, j'en suis veuve ! O veuves, si de vous  
Aucunes ont tant aimé leurs époux  
Lors qu'ils voyent, que mesme apres la mort  
Les ont aimez, fuyant tout reconfort.  
S'aucunes ont entre l'espoir de mieux  
Veuves senty le depart envieux  
Ainsi que moy, au beau de leur Printems  
Lors qu'ils avoyent leurs desirs plus contens.  
Venez me voir, nos tristesses joignons,  
En dueil commun nos fortunes pleignons,  
Remplissons l'air des soupirs de nos cœurs,  
Faisons couler un fleuve de nos pleurs.  
Mais entre vous, puis qu'il plaisoit à Dieu  
Durant mon heur qu'eusse le premier lieu,  
C'est bien raison qu'encores aujourdhuy  
Me soit quitté le premier de l'ennuy.  
O mon doux Roy, seul amy, chez époux,  
Pour qui davant le vivre me fut doux,  
Maintenant m'est plus que la mort amer,  
Perdant l'amy que seul vouloir aimer !  
Tu m'es ravy, la mort t'a devancé  
A peine ayant ton Printems commencé :  
Tu m'es ravy, ravis sont avec toy  
Tous les espoirs, las, que je projettoy !  
Tu m'as laissée, et rien apres ta mort  
Ne m'est resté qu'un piteux deconfort !  
Rien que de toy le triste souvenir,  
Que je te jure à jamais retenir.  
Plustost ira toute chose au rebours,  
Les jours, les nuits : les nuits seront les jours :

Que je t'oublie, et que ce vieil faucheur  
Qui fniti tout, finisse ma langueur.  
Mais comme on voit que les petits ruisseaux  
Plus vont avant plus accroissent leurs eaux :  
Aussi mon dueil plus avant il ira  
Ferme et constant, moins il affoiblira.  
Or si du tems j'espere quelque bien,  
Non, ce n'est pas qu'il me donne moyen  
De t'oublier, ne qu'il puisse guerir  
Mon cœur dolent, sans me faire mourir.  
Ce sera lors que ce long medecin  
M'approchera de mon heureuse fin,  
En me faisant quelque jour concevoir  
L'espoir certain de bien-tost te revoir.  
O ame heureuse, ô si là haut d'icy  
Jusques à vous monte quelque soucy,  
Pren bien à gré ces pleurs et vrais ennuis,  
Le seul present que donner je te puis.